

LA FILLE AU TATOUAGE

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Enfants de cendres, 2011

Kristina Ohlsson

**LA FILLE
AU TATOUAGE**

*Traduit du suédois
par Hélène Hervieu*

Michel
LAFON

Titre original : *Tusenskönor*
© Kristina Ohlsson, 2010

Publié en accord avec Salomonsson Agency.

© Éditions Michel Lafon, 2012,
pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

AU COMMENCEMENT

*Personne ne saurait être
plus à l'abri¹.*

1. Psaume écrit en 1858 par Karolina W. Sandell-Berg (1832-1903). Tous les vers en début des autres parties du livre sont extraits de ce psaume. (*N.d.T.*)

Elle avait toujours considéré ce pré, avec toutes ces herbes folles et ces fleurs, comme étant le sien. Il n'avait pas été difficile de se mettre d'accord : il avait suffi qu'elle accepte que le grenier de la maison de vacances revienne à sa sœur. Elle ne comprenait pas comment celle-ci pouvait trouver son compte dans un tel arrangement – un grenier sinistre contre un pré –, mais elle n'en dit rien. Sinon sa sœur aurait pu lui demander quelque chose de plus en échange.

Ce pré, sauvage, se trouvait au bout de leur terrain. Quand elle était petite, les hautes herbes lui arrivaient jusqu'au menton. Maintenant qu'elle était plus grande, elles lui arrivaient à la taille. D'un pas léger et le regard aux aguets, elle marcha dans le pré, humant le parfum des fleurs, sentant la caresse des feuilles contre ses jambes nues. Il fallait cueillir les fleurs en silence, sinon ça ne marcherait pas, et il en fallait sept espèces différentes, choisies uniquement le soir de la Saint-Jean, pour être glissées ensuite sous l'oreiller. Si toutes les conditions étaient réunies, elle le verrait alors, l'homme avec qui elle se marierait.

Du moins elle le croyait quand elle était petite et qu'elle avait cueilli des fleurs à la Saint-Jean pour la première fois. Sa sœur l'avait aussitôt taquinée :

– Je sais que c'est Victor que tu veux voir, avait-elle dit en riant.

Déjà, à cette époque, elle était bête et naïve. Ce n'était pas Victor, mais quelqu'un d'autre. Quelqu'un de secret.

Après cette première année, elle avait récidivé en procédant de la même façon à chaque Saint-Jean. Bien sûr, elle était trop grande maintenant pour croire en ce genre de vieilles superstitions, mais elle trouvait important de continuer à préserver ce qu'elle considérait comme une tradition. Et puis, il fallait bien trouver à s'occuper. Car ses parents ne pouvaient envisager de

fêter le solstice d'été ailleurs qu'à la campagne, à l'écart de tout, et elle y allait en traînant les pieds.

Cette année, elle était invitée à la fête de son amie Anna. Les parents d'Anna organisaient une grande réception pour la Saint-Jean et les amis de leurs enfants étaient les bienvenus.

Mais elle n'eut pas le droit d'y aller.

– Nous fêterons la Saint-Jean comme nous l'avons toujours fait jusqu'ici. Ensemble. Et il en sera ainsi tant que tu habiteras à la maison, déclara son père.

Elle fut envahie par un sentiment de panique. Ne se rendait-il pas compte de ce que ses propos avaient d'excessif ? Il faudrait attendre des années avant qu'elle songe seulement à quitter la maison. Le comportement déloyal de sa sœur n'arrangea pas les choses : n'étant jamais invitée à une fête, elle était parfaitement heureuse de rester tout le temps avec leurs parents. Elle paraissait même apprécier les drôles d'hôtes qui sortaient de la cave, à la nuit tombée, et qu'on recevait sur la terrasse, lorsque maman avait baissé les stores pour se protéger des regards curieux.

Elle, au contraire, les détestait. À la différence du reste de la famille, elle n'éprouvait aucune sympathie pour eux mais en avait pitié. C'étaient des gens sinistres qui sentaient mauvais, et qui ne parvenaient pas à prendre leur vie en main. Qui ne faisaient rien d'autre que de rester assis à longueur de journée dans la cave. Qui se contentaient de si peu que c'en était pathétique. Pas comme elle qui n'était jamais contente. Jamais.

– Tu dois aimer ton prochain, avait coutume de dire son père.

– On doit être reconnaissant de ce qu'on a, renchérissait sa mère.

Elle ne les écoutait plus depuis longtemps.

Elle l'aperçut au moment où elle cueillait la quatrième fleur. Il avait dû faire un léger bruit, sinon elle n'aurait pas remarqué sa présence. Elle leva la tête et reçut le soleil dans l'œil. À contre-

jour, il n'était qu'une silhouette sombre. Impossible de deviner son âge ou de le reconnaître.

Elle mit sa main en visière et plissa les yeux. Ah, mais si, elle savait qui il était... Elle l'avait vu de la fenêtre de la cuisine, quelques soirs auparavant, quand son père rentrait tard avec ses derniers hôtes. Il était plus grand que les autres. Pas plus âgé mais plus grand. Plus fort. Sa mâchoire carrée et proéminente le faisait ressembler aux soldats américains qu'elle avait vus au cinéma.

Ils se regardèrent, immobiles.

– Tu n'as pas le droit de sortir, dit-elle, le nez en l'air, même si elle savait que c'était inutile : aucun de ceux dans la cave n'avait jamais parlé le suédois.

Comme il ne bougeait ni ne disait mot, elle soupira et retourna à sa cueillette.

Une jacinthe des bois.

Une marguerite.

Il bougea, à peine, elle jeta un coup d'œil derrière elle et vit qu'il s'était approché.

Elle et sa famille étaient allées à l'étranger en une seule occasion. C'était lors des grandes vacances et ils étaient partis bronzer et se baigner aux îles Canaries. Les rues étaient envahies de chiens errants qui couraient après les touristes. Leur papa était très doué pour les chasser.

– Va là-bas, criait-il, en jetant une pierre dans une autre direction.

Ça marchait à tous les coups : le chien les laissait pour courir après la pierre.

L'homme dans la prairie ressemblait à ces chiens sans maître. Il y avait dans son regard quelque chose d'imprévisible et d'indistinct. Peut-être aussi une sorte de fureur. Soudain, elle ne sut plus trop ce qu'elle devait faire. Jeter une pierre ne semblait pas une bonne idée. Un regard vers la maison confirma ce qu'elle savait déjà : ses parents et sa sœur étaient partis en voiture acheter du poisson frais pour le repas de la Saint-Jean. Encore

une de ces soi-disant traditions ridicules que ses parents entretenaient pour afficher l'image d'une famille normale. Comme d'habitude, elle avait refusé de les accompagner, elle préférait rester au calme – et dans le silence – et cueillir ses fleurs.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle, contrariée.

À la contrariété s'ajoutait un début de peur. Son instinct ne la trompait pas : elle savait reconnaître l'odeur du vrai danger. Et cette fois elle avait intérêt à reprendre rapidement le contrôle de la situation.

Les fleurs qu'elle tenait la piquèrent un peu quand elle les serra dans sa main. Il ne lui en manquait plus qu'une. Une pâquerette. La fleur que son père appelait une « mauvaise herbe sophistiquée ».

L'homme se taisait toujours, mais il fit encore deux ou trois pas vers elle. Il n'était plus qu'à quelques mètres. Un grand sourire vint lentement illuminer son visage. Et, au même instant, elle sut ce qu'il était venu chercher.

Ses jambes furent plus rapides que son esprit. Elle avait senti la menace et s'enfuyait. La clôture du terrain était à moins de cent mètres, elle appela plusieurs fois au secours. Mais ses cris aigus retombèrent dans le silence de la prairie. La terre sèche étouffa le son de sa fuite, elle étouffa aussi le son de sa chute quand l'homme la rattrapa vingt mètres plus loin. Comme s'il avait tout de suite su qu'elle ne lui échapperait pas et l'avait laissée s'enfuir seulement pour avoir le plaisir de la pourchasser.

Elle se débattit comme une bête quand il se jeta sur elle, la plaqua sur le sol et lui enleva ses vêtements avec tant de méthode et de sang-froid que son cerveau surchauffé en déduisit qu'il avait déjà fait ce genre de chose...

Quand tout fut terminé, elle resta à sangloter dans le cratère que leurs corps avaient laissé dans l'herbe. Elle sut aussitôt qu'elle ne pourrait jamais accepter ce qui s'était passé. Son poing fermé, où chaque articulation était douloureuse après sa lutte vaine, tenait toujours son bouquet de la Saint-Jean. Elle le lâcha comme si elle s'était brûlée. Les fleurs, désormais, n'avaient plus

d'importance. Elle savait déjà quel visage elle verrait dès qu'elle fermerait les yeux.

Quand la voiture des parents revint, elle n'avait pas bougé. Incapable de se lever. Dans le ciel bleu, les nuages jouaient avec maladresse. Le monde semblait inchangé, même si le sien avait volé en éclats. Elle resta allongée dans l'herbe jusqu'à ce qu'ils remarquent son absence et partent à sa recherche.

Quand ils la retrouvèrent enfin, elle était déjà devenue une autre.

LE TEMPS PRÉSENT

*Qu'il prenne ou qu'il donne
Il reste Dieu le Père
Et seul compte Son amour
Qui sur les enfants veille toujours.*

VENDREDI 22 FÉVRIER 2008

STOCKHOLM

Ignorant qu'il allait bientôt mourir, il tint consciencieusement la conférence qui allait être la dernière de sa vie. Bien que ce vendredi ait été surchargé, il n'avait pas vu le temps passer. Le public se sentait concerné, et cela réchauffa le cœur de Jakob Ahlbin de constater qu'il n'était pas le seul intéressé par le sujet.

Quelques jours plus tard, quand il comprendrait que tout était perdu, il se demanderait si cette dernière conférence avait été déterminante. S'il s'était montré trop ouvert durant les questions, avait laissé entendre qu'il détenait des informations qu'on aurait préféré qu'il ignorât. Mais il ne pensait pas que cela en fût la raison. Au moment de mourir, il resta persuadé qu'il n'aurait pu éviter la catastrophe. Quand il sentit le canon du pistolet de chasse contre sa tempe, il était déjà trop tard. Cela ne l'empêcha pas de regretter que sa vie prenne fin à cet instant. Il avait encore tellement à donner.

Au cours de sa vie, Jakob avait tenu tant de conférences qu'il ne les comptait plus : il avait su faire bon usage de ses dons d'orateur et le savait. Il variait peu son discours, et c'étaient toujours les mêmes questions qui revenaient. Seul le public changeait : parfois il venait par obligation, parfois de son plein gré. Mais peu importait pour Jakob, du moment qu'il pouvait prendre la parole.

Il commençait toujours par montrer des images des bateaux. Le procédé n'était pas original, mais les photos faisaient toujours leur effet. Une douzaine de personnes dans un bateau beaucoup trop petit, dérivant sur l'océan, jour après jour, semaine après semaine, toutes à bout de force et plus résignées à chaque instant qui passe. Et à l'horizon, l'Europe surgit, tel un rêve qu'elles n'auraient jamais cru pouvoir devenir réalité.

– Nous croyons connaître ce phénomène, disait-il toujours en introduction, nous croyons que cela concerne une autre partie

du monde, que cela ne nous est jamais arrivé et n'arrivera d'ailleurs jamais.

Discrètement, l'image derrière lui changeait et une carte de l'Europe apparaissait.

– Nous avons tôt fait de chasser cette image de nos esprits, soupira-t-il. Nous choisissons d'oublier qu'il y a seulement quelques décennies l'Europe était à feu et à sang, que des hommes, des femmes et des enfants, pris de panique, fuyaient pour se réfugier dans un autre pays. Et nous oublions que plus d'un million de nos compatriotes, il y a environ un siècle, choisirent de quitter la Suède pour émigrer en Amérique et repartir de zéro.

Il se passa la main dans les cheveux, marqua une pause pour vérifier que le public l'écoutait. De nouveau, l'image derrière lui changea : c'était une photographie de Max von Sydow et Liv Ullmann dans le film *Les Émigrants*, d'après la saga de Vilhelm Moberg.

– Un million de personnes, répéta-t-il à pleine voix. N'allez surtout pas vous imaginer que Karl Oskar et Kristina ont un seul instant considéré ce voyage autrement que comme une punition. Soyez sûrs qu'ils auraient préféré rester en Suède, si seulement ils l'avaient pu. Pensez à tout ce qu'impliquait un tel déracinement : il fallait quitter sa vie passée, en commencer une nouvelle sur un autre continent, sans un sou en poche, avec pour tout bien le contenu de son foutu sac de voyage.

Il utilisait exprès cet adjectif. Un pasteur qui jurait, ça faisait toujours son effet.

Il savait qu'il devait s'attendre à des résistances de la part de son auditoire. Parfois elles s'exprimaient dès qu'il montrait les photos du jeune couple, parfois plus tard seulement. Cet après-midi-là, la réaction eut lieu juste après qu'il eut juré pour la première fois. Assis dans les premiers rangs, un jeune homme eut l'air choqué et leva la main au moment où Jakob allait continuer.

– Excusez-moi de vous interrompre, dit-il d'une voix aiguë, mais je vois mal pourquoi vous faites ce parallèle.

Jakob savait ce qui allait suivre, mais plissa le front pour montrer qu'il était très attentif.

– Karl Oskar et Kristina, ainsi que tous les autres Suédois qui émigrèrent en Amérique, ont trimé comme des bêtes une fois là-bas. Ce sont eux, ne l'oublions pas, qui ont construit ce foutu pays ! Ils ont appris la langue, ont assimilé cette culture. Ils se sont trouvé du travail sur-le-champ et se sont bien comportés. Alors que les gens qui viennent en Suède aujourd'hui ne bougent pas le petit doigt. Ils habitent dans leurs villes de banlieue qu'ils ont pour ainsi dire annexées, ils n'en ont rien à foutre d'apprendre le suédois, ils vivent des aides de l'État et sont ravis de ne pas avoir de travail.

Il y eut un silence. Une vague inquiétude flottait au-dessus de l'assemblée comme un esprit malin. Allait-il y avoir de vives protestations, ou quelqu'un allait-il avouer qu'il partageait tout à fait le point de vue du jeune homme ? Des murmures parcoururent la salle. Jakob attendait. Il avait longtemps essayé de faire comprendre aux hommes politiques – ceux qui avaient encore la patience de l'écouter – qu'il ne fallait pas passer sous silence le genre de pensées et de frustrations que venait d'exprimer le jeune homme.

Ce dernier s'agita sur sa chaise, croisa les bras sur sa poitrine, leva le menton et attendit la réponse du pasteur. Jakob se fit prier, le temps de prendre l'expression de celui qui entend ces objections pour la première fois. Il regarda l'image derrière lui, puis se tourna de nouveau vers le public.

– Pensez-vous vraiment que c'est ce qu'ils avaient en tête quand ils sont venus ici ? Ceux, par exemple, qui ont payé jusqu'à quinze mille dollars pour venir d'un Irak en flammes jusqu'en Suède ? Croyez-vous qu'ils rêvaient de cette vie d'assistés, dans des quartiers isolés de banlieue ? De s'entasser à dix adultes dans un trois pièces, jour après jour, sans emploi et sans sa famille ? C'est ça, la vraie solitude. Et les quinze mille dollars, c'est seulement le prix du voyage en Suède pour une personne.

Il leva son index fin en l'air pour souligner son propos.

– Croyez-vous qu'ils aient pu imaginer une seconde l'incompréhension à laquelle ils allaient se heurter ? Celui qui avait une formation de médecin se verra, au mieux, proposer d'être chauffeur de taxi. Alors je vous laisse imaginer le travail proposé aux moins diplômés.

Sans avoir l'air de l'accuser, Jakob fixa le jeune homme.

– Je crois qu'ils pensaient comme Karl Oskar et Kristina. Ils se sont naïvement imaginé que ce serait comme arriver en Amérique, il y a cent ans. Que les possibilités seraient sans limites pour tous ceux prêts à travailler dur et que cela en vaudrait la peine.

Une jeune fille croisa le regard de Jakob. Ses yeux étaient humides et elle froissait un mouchoir en papier dans sa main.

– Très peu de personnes, selon moi, choisissent de rester à tourner en rond dans un appartement de banlieue, s'il y a une alternative. C'est du moins la conclusion à laquelle je suis arrivé dans mon travail.

À cet instant, la tendance se renversait, comme toujours. Le public restait silencieux et l'écoutait avec une plus grande attention. Les images continuaient à défiler sur l'écran, tandis qu'il racontait comment les immigrants étaient venus en Suède durant ces dernières décennies. Des photos un peu floues montraient des hommes et des femmes enfermés dans un camion qui traversait la Turquie avant de gagner l'Europe.

– Pour quinze mille dollars, un Irakien peut aujourd'hui s'offrir un passeport, un voyage, une légende. Le réseau de passeurs est implanté dans toute l'Europe, il a des ramifications dans toutes les zones de conflit du monde où la population se voit contrainte de fuir.

– Qu'est-ce que vous entendez par « légende » ? demanda une femme dans le public.

– Un récit de demandeur d'asile, expliqua Jakob. Le passeur explique à celui ou celle qui va s'enfuir ce qu'il lui faudra raconter pour avoir le droit de rester en Suède.

– Mais pourquoi quinze mille dollars ! s'étonna quelqu'un. C'est énorme. Ça coûte vraiment autant ?

– Bien sûr que non, répondit patiemment Jakob. Ceux qui tiennent le réseau gagnent des sommes considérables. C'est un marché cruel, très lucratif et parfaitement injuste. En même temps, malgré sa brutalité, on peut comprendre qu'il existe. L'Europe n'ouvre pas ses frontières aux gens en détresse. Le seul moyen d'entrer dans le pays, c'est de le faire de manière illégale. Et toutes les voies d'accès sont contrôlées par des criminels.

Plusieurs mains se levèrent et Jakob répondit à chacune des questions. À la fin, il ne resta plus qu'une jeune fille, celle qui tenait un mouchoir en papier. Une frange rousse trop longue lui tombait dans les yeux et lui donnait un air anonyme. Le genre de personnes qu'il est impossible de décrire par la suite.

– Personne ne fait preuve d'un peu de solidarité ? dit-elle.

La question était inattendue, Jakob ne l'avait encore jamais entendue lors de ses conférences.

– Il existe pourtant plusieurs organisations en Suède et en Europe qui travaillent avec les réfugiés, poursuivit-elle, alors j'ai du mal à croire qu'il n'y a personne parmi vous qui ait aidé des réfugiés à venir en Suède. Je veux dire, d'une manière moins inhumaine qu'avec les passeurs ?

La question, lancée à toute l'assemblée, marqua les esprits. Jakob réfléchit un bon moment avant de répondre. Il ne savait pas très bien ce qu'il pouvait dire sans trop se trahir.

– Aider des gens à entrer en Europe de manière illégale est un délit aux yeux de la loi. L'avis personnel compte peu en la matière. Quiconque, fût-il animé des meilleures intentions du monde, aide un réfugié à entrer illégalement tombe sous le coup de la loi.

Il hésita un instant à poursuivre.

– Mais il semble que les choses soient en train de changer. Certaines personnes éprouveraient assez de compassion envers les réfugiés pour leur donner la possibilité de venir en Europe,

pour une somme bien moindre. Mais, comme je vous l'ai dit, je ne sais rien de précis, je l'ai seulement entendu dire.

Il marqua une nouvelle pause, sentit son pouls battre plus vite tandis qu'il priait intérieurement pour qu'il en soit ainsi. Et il conclut comme il avait l'habitude de le faire :

– Je crois, comme je l'ai dit, qu'une foule de gens dans le monde ont d'autres rêves que de vivre dans une banlieue de Stockholm, sans travail ni domicile fixe. Nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. En revanche, nous devons nous poser sérieusement les questions suivantes... Qu'est-ce qu'un père est prêt à faire pour assurer l'avenir de ses enfants ? Quelles actions peut commettre un homme qui a tout perdu, pour avoir une vie meilleure ?

Au moment même où Jakob Ahlbin terminait sa dernière conférence et recevait les applaudissements du public, un Boeing 737, qui avait décollé quelques heures plus tôt d'Istanbul, atterrissait à l'aéroport d'Arlanda. Le commandant de bord annonça que la température extérieure était de moins trois degrés, et que des chutes de neige étaient attendues dans la soirée. Il remercia les passagers d'avoir choisi ce vol puis souhaita une agréable journée à ceux qui rentraient chez eux et bonne continuation aux voyageurs en transit. Enfin, il les pria de rester assis et de garder leurs ceintures attachées jusqu'à ce que le signal lumineux soit éteint.

Ali écoutait mais ne comprenait pas un traître mot de ce que disaient les voix dans les haut-parleurs, que ce soit en anglais ou dans l'autre langue qui devait être du suédois. Une sueur froide lui coulait dans le dos, sa nouvelle chemise lui collait à la peau. Il essaya de ne pas s'appuyer contre le dossier, mais ne voulait pas non plus attirer l'attention en restant droit comme un I, comme il l'avait fait dans l'avion de Bagdad, en Irak, et à Istanbul, en Turquie. Les hôtesses de l'air lui avaient demandé s'il allait bien ou s'il désirait quelque chose à boire ou à manger. Il avait secoué la tête, essuyé du revers de la main la sueur qui

perlait sur sa lèvre supérieure et fermé les yeux. Ah, si seulement il pouvait être déjà arrivé ! Il avait hâte d'en voir la fin et de se sentir en sécurité.

La panique le gagnait. Il se cramponna aux accoudoirs et serra les mâchoires. Pour la énième fois, il jeta un regard autour de lui dans l'avion, s'efforçant de voir qui était chargé de le surveiller. Qui, caché parmi tous ces passagers anonymes, était là pour observer ses faits et gestes et vérifier qu'il suivait bien les instructions ? Une ombre envoyée par son libérateur. Pour son bien. Pour le bien de tous. Pour qu'il n'y ait aucun problème pour les autres qui, comme lui, auraient la chance de partir en Suède dans des conditions aussi avantageuses.

Son faux passeport se trouvait dans la poche de sa chemise. Au départ, il l'avait mis dans son bagage à main, mais il l'avait sorti de son sac quand l'hôtesse de l'air lui avait montré le panneau indiquant qu'il était assis près d'une issue de secours. Il n'était donc pas autorisé à avoir son sac à ses pieds, et avait dû le mettre dans le coffre à bagages. Ali avait paniqué, car il ne voulait pas se séparer de son passeport. De ses mains tremblantes, il avait ouvert la fermeture Éclair et cherché son précieux sésame qui, bien sûr, était tombé tout au fond. Il l'avait ensuite glissé dans la poche de sa chemise puis avait donné son sac à l'hôtesse qui attendait.

Ses instructions concernant son arrivée en Suède avaient été très précises. Il ne devait, en aucun cas, demander asile dès qu'il serait dans l'aéroport. Il ne devait pas donner son passeport à son escorte dans l'avion. Son visa stipulait qu'il était en voyage d'affaires, en provenance d'un État du Golfe, et qu'il avait le droit d'entrer en Suède. Cela ne devrait pas poser de problème qu'il ne sache pas un mot d'anglais.

L'avion se posa tout en douceur sur la piste durcie par le gel et s'approcha de la porte trente-six pour le débarquement.

— Et si j'échoue, qu'est-ce qui va se passer ? avait demandé Ali à son contact à Damas qui, le premier, lui avait parlé de cette chance à saisir.

– Ne t'en fais pas, avait répondu l'autre avec un petit sourire.

– Mais j'ai besoin de savoir. Qu'est-ce qui va m'arriver, si je foire un des trucs que je dois faire ? Je ne sais pas si je vais me rappeler tout ça. J'ai parlé avec d'autres qui partent aussi là-bas. Eux m'ont dit que ce n'est pas comme ça qu'on fait d'habitude.

Le visage du contact s'était assombri.

– Je croyais que tu étais reconnaissant de ce qu'on fait pour toi, Ali.

– Je le suis, s'empressa-t-il de dire, je me pose simplement des questions...

– Tu n'as pas à t'en poser, l'interrompit l'homme d'un ton dur. Et tu n'as pas à en parler aux autres. Jamais, insista-t-il. Tu dois te concentrer sur une seule chose, entrer dans ce pays en respectant ce qu'on a décidé puis accomplir la mission qu'on te confiera. De cette façon, tu pourras retrouver ta famille. Car c'est bien ce que tu veux, non ?

– Plus que tout au monde.

– Alors c'est bien, on est d'accord. Pense moins et applique-toi davantage. Sinon tu risques d'être plus malheureux que tu ne l'as jamais été

– Je ne peux pas être plus malheureux que je ne le suis déjà, chuchota Ali, la tête baissée.

– Oh, que si ! répondit son contact d'une voix si glaciale qu'Ali retint un instant sa respiration, tant il en avait eu froid dans le dos. Imagine que tu perdes toute ta famille, Ali. Ou qu'ils te perdent, toi. La solitude, c'est ça le vrai malheur. N'oublie jamais ce que je viens de te dire, au nom de ta famille.

Quand, deux minutes plus tard, il passa le contrôle des passeports et sut qu'il était entré dans le pays, il repensa à cette phrase. À partir de cet instant, il n'y avait plus de retour en arrière possible.

MERCREDI 27 FÉVRIER 2008

STOCKHOLM

Les croissants faits maison qu'on leur servit lors de la pause-café du matin ressemblaient à tout autre chose. Peder Rygh en prit deux d'un coup et, le sourire aux lèvres, donna un coup de coude dans les côtes de son nouveau collègue, Joar Sahlin. Joar le regarda, étonné, et se contenta d'en prendre un.

– Des quéquettes, expliqua Peder en lui montrant un croissant.

– Pardon ? demanda son collègue en le regardant droit dans les yeux.

Peder cessa de mâcher et lui répondit, la bouche pleine :

– Cha rechemble à des bites molles...

Puis il s'assit à côté de l'aspirante policière qui avait pris ses fonctions quelques semaines plus tôt, au même étage que lui.

L'automne et l'hiver n'avaient pas été de tout repos pour Peder. Après qu'il eut fêté l'anniversaire d'un an de ses jumeaux en quittant le domicile conjugal, tout était parti à vau-l'eau. Pas au travail, mais dans sa vie privée. La femme qui avait tout fait pour être sa maîtresse, Pia Nordh, le laissa soudain tomber comme une vieille chaussette, prétextant qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre.

– Je sens que j'ai raison, Peder, lui avait-elle dit. Pas question de laisser passer une chance pareille.

Connaissant le goût de Pia pour le sexe, Peder se permettait d'en douter mais s'était bien gardé de le lui dire. Pour l'instant, tout au moins.

Le plus frustrant dans cette affaire, c'était qu'après s'être fait larguer par Pia, il n'avait pas réussi à trouver quelqu'un d'autre pour faire passer la pilule. Jusqu'à maintenant. L'aspirante policière avait beau n'avoir que vingt-cinq ans, elle affichait une certaine maturité. Et, point non négligeable, comme elle était nouvelle dans la maison, elle n'avait pas encore entendu toutes

les histoires qui couraient sur son compte : comment il avait quitté femme et enfants, comment il avait trompé son épouse quand ils vivaient encore ensemble, comment il n'avait même pas cherché à profiter de son congé de paternité et simplement confié les petits garçons à leur mère, elle qui venait de reprendre un travail à temps partiel après avoir été malade pendant un an après l'accouchement à cause d'une dépression difficile à traiter.

Peder s'assit le plus près possible de l'aspirante policière sans que cela se remarque, même s'il était bien conscient qu'il la collait trop. Mais elle ne bougea pas, ce que Peder prit pour un signe positif.

– Ils sont bons, ces croissants, dit-elle, inclinant la tête sur le côté.

Ses cheveux courts aux boucles rebelles partaient dans toutes les directions. Si son visage n'avait pas été aussi ravissant, cette tignasse l'aurait fait ressembler à un troll. Peder décida de tenter sa chance et lui fit son plus beau sourire.

– On dirait vraiment des quéquettes, tu ne trouves pas ? fit-il avec un clin d'œil.

La jeune femme lui lança un long regard puis elle se leva et s'en alla. Sur le canapé, les collègues eurent un sourire méprisant.

– Il n'y a que toi, Peder, pour faire foirer les bons moments, dit l'un d'eux en hochant la tête.

Peder ne dit rien, mais le rouge lui monta aux joues.

À cet instant, le commissaire de la brigade criminelle, Alex Recht, passa la tête dans la pièce.

– Peder et Joar, je vous attends dans la salle de réunion l'Antre du lion dans dix minutes chrono.

Avec discrétion, Peder tourna la tête dans toutes les directions. Oui, il était définitivement classé comme le cas le plus désespéré de l'étage... Mais au-delà du dragueur, il était le seul à être passé inspecteur à l'âge de trente-deux ans seulement et avait sa place réservée dans la célèbre brigade du commissaire Recht.

Sans se presser, il se leva avec sa tasse de café et la posa bien en évidence sur le plan de travail alors que le lave-vaisselle était

ouvert et qu'une pancarte rouge, pour rappeler aux récalcitrants qu'ils devaient ranger eux-mêmes, indiquait : « Ta mère ne travaille pas ici ».

Dans ce qui paraissait aussi lointain qu'une vie antérieure, Fredrika Bergman avait toujours senti une sorte de soulagement et de joie quand, à l'approche de la nuit, la fatigue venait et qu'elle pouvait enfin aller se coucher. Mais ce temps-là était révolu. À présent, elle ne ressentait qu'une forme d'angoisse quand il était plus de dix heures du soir et que le besoin de sommeil se faisait sentir. Tel un guérillero, elle se tenait prête à lutter jusqu'à sa dernière goutte de sang. D'habitude, elle y parvenait sans trop de difficulté. Elle avait le corps et l'âme si tendus qu'elle ne s'endormait pas avant le petit matin. La fatigue lui faisait presque mal physiquement, sans parler de l'enfant qui lui donnait des coups de pied dans le ventre.

Un médecin qu'elle avait pu rencontrer par l'intermédiaire d'une association de jeunes mères crut la rassurer en lui disant qu'elle n'était pas la seule femme enceinte à faire d'affreux cauchemars.

– C'est un problème d'hormones, dit-il. Et ce phénomène est aggravé dans le cas où, comme chez vous, vous souffrez déjà de symphysiolyse de la ceinture pubienne.

Ensuite il lui avait proposé de la mettre en congé maladie, mais à ces mots Fredrika s'était levée pour se rendre à son travail. Si elle devait arrêter de travailler, elle était sûre de couler. Et ce n'est pas ce qui ferait cesser ses cauchemars, bien au contraire.

Une semaine plus tard, elle retourna voir le médecin pour lui dire, en baissant les yeux, qu'elle acceptait finalement un allègement de son temps de travail, soit un trois quart de temps. Le médecin le lui accorda aussitôt.

Fredrika avançait d'un pas lent dans le couloir de la brigade criminelle. Son ventre proéminent ressemblait à un ballon de basket qui se serait égaré sous son pull. Ses seins avaient presque doublé de volume.